

L'EXPÉDITION DE MASLAMA CONTRE CONSTANTINOPE (717-718)

par

MR R. GUILLAND

En mars 717, au moment où Léon III, stratège des Anatoliques, inaugurait, en montant sur le trône, la dynastie isaurienne, qui allait gouverner l'empire pendant tout le VIII^{ème} siècle, la situation de l'empire Byzantin était assez critique. Le péril arabe menaçait la capitale même. Mais Léon III était capable d'y faire front. Stratège des Anatoliques depuis 713, il avait réussi à tenir en échec les Arabes, grâce à ses qualités de général et de diplomate. Il connaissait fort bien le monde arabe et en parlait vraisemblablement la langue. Léon III était l'homme que réclamait la situation.

La campagne d'Asie Mineure (715-717).

L'empire arabe s'étendait alors de l'Atlantique à l'Indus, de la Caspienne aux cataractes du Nil (1). Mais si le calife était devenu le souverain le plus puissant de son époque, s'il pouvait rivaliser avec l'empereur de Constantinople, ce dernier n'était pas encore complètement vaincu. L'existence de la Ville-reine rappelait à tout instant aux Musulmans que le but du *djihad*, la guerre sainte, fixé par le Coran même, était la soumission de tous les infidèles et ce but n'était pas atteint. Cet esprit de guerre sainte, d'aspiration à la domination universelle, lança les Arabes, au début du VIII^{ème} siècle, à la conquête de l'Asie Mineure et de Byzance.

En février 715, Sulayman ben Abd al-Malik succédait à son frère Walid, dont le règne marqua l'apogée du califat omayyade. Il accéléra

(1) P. Lammens, «La Syrie». Beyrouth 1921, p. 85.

Le calife, en effet, qui s'empare de Constantinople, est appelé « Salayman », c'est-à-dire « celui qui réalise la prophétie ». Certain qu'il est le prophète à réaliser cette prophétie, Sulayman intensifia ses préparatifs (2). Sulayman est, en effet, la transcription arabe de Salomon. Aussi s'était-il juré de « ne pas cesser de combattre contre Constantinople avant d'avoir épuisé le pays des Taiyayé (les Arabes pour les auteurs syriaques) ou de l'avoir prise » (3). Selon le pseudo-Denys de Tell-Mahré, les troupes arabes étaient innombrables (4). D'après Michel le Syrien, Sulayman « réunir 200.000 hommes de troupe, et 5.000 bateaux, qu'il remplit de troupes et de vivres. Il rassembla 12.000 ouvriers, 6.000 chameaux, 6.000 ânes pour porter la nourriture des chameaux et les provisions de route des ouvriers, sur les chameaux il fit charger les armes et les instruments de siège. Il leur fit préparer des vivres pour plusieurs années » (5). Abul-Faradj Bar-Hebraeus ajoute qu'« avec eux allaient 30.000 guerriers combattant pour leur compte et à leurs frais, dans le Chemin-d'Allah et ils les appelaient dans leur langue « Mutawa' an celui qui tient pour une obligation de combattre les Infidèles » (6). Enfin, le Kitâb al-'Uyûn signale dans l'armée de Sulaymân « des troupes levées parmi les forces de As-Sham' (Syrie) et de Al-Gazia (Mésopotamie). Du matériel de guerre pour l'été et pour l'hiver, des engins de siège et du naphte avaient été rassemblés » (7).

La concentration des troupes eut lieu dans la plaine de Dabiq, près d'Alep, en présence du calife (8). La maladie l'ayant immobilisé à

(2) E. W. Brooks. The campaign of 717-718 from Arabic sources. Journ. of Hel. St. XIX (1899), p. 20, 21.

(3) Michel le Syrien, éd. et trad. J. B. Chabot, II (Paris 1901), p. 484. Cf. Tabari dans E. W. Brooks, op. cit., p. 30.

(4) Ps.-Denys de Tell-Mahré, trad. J. B. Chabot, Paris 1895, p. 12.

(5) Michel le Syrien, op. cit., p. 484.

(6) Abul-Faradj. Chronographie, éd. et trad. E. W. Budge. Oxford 1932, p. 107.

(7) Kitâb al-'Uyûn; E. W. Brooks, op. cit., p. 21.

(8) Kitâb al-'Uyûn; id., p. 21; Tabari, éd. de Goeje II, p. 1315; trad. dans E. W. Brooks, op. cit., p. 30; Ya'kubi, trad. dans E. W. Brooks. The Arabs in Asia Minor from Arabic sources. Journ. of Hel. St. XVIII (1898), p. 194; Chronique syriaque, de 846, trad. dans E. W. Brooks; Zeitsc. der Morgenländischen Gesellschaft (1897), p. 583; Cf. Encyclopédie de l'Islam I (1913), 907-908, R. Hartmann. Dabiq. Cette ville, située près de Qnasrin, l'antique Chalcis,

Dabiq, Sulayman confia le commandement de l'expédition à son frère Maslama ibn 'Abd Al-Malik. Ce dernier, que la basse origine de sa mère écartait du trône, mais qui servit fidèlement ses quatre frères qui s'y succédèrent, était un vaillant soldat mais un médiocre diplomate (9).

Les sources ne sont d'accord ni sur les noms, ni sur le nombre ni sur les attributions des lieutenants de Maslama. Selon Théophane, ils étaient au nombre de trois: 'Umar, qui commandait la flotte hivernant en Cilicie, Sulayman et Baccharos (10). Tabari ne mentionne qu'un seul lieutenant: 'Umar ibn Hubayra (11). Le Kitâb al-'Uyûn écrit que Maslama avait trois lieutenants: Sulayman ibn Mu'ad, le même personnage vraisemblablement que celui mentionné par Théophane, Al-Battal et 'Umar ibn Hubayra (12), qui était, d'après Ya'kubi à la tête de la flotte (13). Quant aux trois officiers, cités par Agapios de Manbidj: Sulayman ibn Mu'ad, commandant des troupes de terre, 'Umar ibn Hubayra, commandant la flotte et Bakhtari ben al-Hasan, ils semblent pouvoir être identifiés avec les trois mêmes officiers cités par Théophane (14).

L'armée arabe se mit en route au début de septembre 715, passa par Germanikia (Marasch), s'empara, en passant, de la place frontière de Lulum et vint hiverner à «Afik» (15). Au cours de l'été 716, Sulayman arriva devant Amorion, tandis qu'Umar longeait avec sa flotte la côte de Cilicie (16). La ville était mal défendue, car les habitants étaient en conflit avec Léon, stratège des Anatoliques. D'après Théo-

au sud d'Alep sur la route de caravanes d'Antioche à l'Euphrate, était, en général, le lieu de concentration des armées arabes, qui devaient envahir l'Asie Mineure.

(9) P. Lammens. Maslama. Enc. de l'Islam III (1936), p. 447-448.

(10) Theoph. Bonn 293, de Boor 386, 26-28. Théophane ne parle plus de 'Umar, après l'hivernage.

(11) Tabari, E. W. Brooks, op. cit., p. 30. Il assiège Amorion.

(12) Kitâb al-'Uyûn, E. W. Brooks, op. cit., p. 24. Il ne mentionne pas d'opérations sur mer.

(13) Ya'kubi, E. W. Brooks, op. cit., p. 194.

(14) Agapios de Manbidj. Patrol. Orient. VIII (Paris, 1912), p. 50. Cf. M. Canard. Les expéditions arabes contre Constantinople. Journal Asiatique CCVIII (1926), p. 91-92.

(15) Kitâb al-'Uyûn, p. 21. Localité non identifiée.

(16) Théop. Bonn 593, de Boor 386, 26-28. Amorion, aujourd'hui Astar Kalfa, près du village de Hajj Hamza.

phorion et la ville et du royaume d'Amorion (17). L'empereur Théodose III, alors que Léon se déclarait fidèle à Anastase II (17). D'après Michel le Syrien, c'était la détention, sur l'ordre de Théodose III, dans Amorion de la famille de Léon, à cause des intrigues de Léon avec les Arabes (18). Les Arabes, d'après Théophane, écrivirent à Léon: « Nous savons que tu es digne de l'empire des Romains; viens donc nous trouver, pour parler de la paix » (19). Les pourparlers semblent avoir été laborieux, Léon et les Arabes cherchant à se tromper mutuellement. D'après les sources orientales, le Kitâb al-'Uyûn, le pseudo-Denys de Tell-Mahré et Agapios de Manbidj, Léon aurait proposé aux Arabes de l'aider à s'emparer du trône (20). Sulayman, voyant Amorion sans troupes et hostile à Léon, commença le siège, en attendant l'arrivée de Maslama. Au moment où ce dernier approchait de la ville, les Arabes saluèrent Léon empereur et engagèrent les habitants d'Amorion à les imiter. Léon savait fort bien qu'Amorion était incapable de tenir longtemps. Aussi écrivit-il à Sulayman: « Si tu veux que je vienne te trouver et que nous parlions de paix, pourquoi assièges-tu cette ville? » Sulayman répondit: « Viens et je me retire ». Escorté de 300 cavaliers, Léon se rendit auprès de Sulayman et pendant trois jours, ils s'entretenirent de la paix et de la levée du siège d'Amorion (21).

Le récit de Théophane semble être peu clair. Il est probable que les Arabes voulurent s'emparer de Léon. Ce dernier, afin de mieux connaître les intentions des Arabes ou peut-être aussi afin de mieux communiquer avec les assiégés, invita à un banquet les principaux chefs arabes, tandis qu'un émissaire de Léon réussissait à pénétrer dans Amorion. Mais durant le banquet, une sentinelle vint annoncer à Léon que 3.000 cavaliers arabes cernaient le camp. L'un d'entre eux vint trouver Léon et lui dit: « Un esclave s'est enfui après avoir volé une forte somme d'argent; c'est à cause de lui, que nous sommes venus ». Mais Léon était trop fin pour ne pas évaluer la ruse; il se contenta de

(17) Theoph. Bonn 592, de Boor 386, 15-16.

(18) Michel le Syrien II, 484.

(19) Théoph. Bonn 593, de Boor 387, 1-2.

(20) Kitâb al-'Uyûn, 20-22; Ps.-Denys de Tell-Mahré 12; Agapios de Manbidj, 60.

(21) Théoph. Bonn 593, de Boor 387, 9-13.

répondre: « Ne nous tourmentez pas; si vraiment, il est venu dans notre camp, nous le trouverons » (22).

Cependant, l'émissaire de Léon avait réussi à convaincre les derniers hésitants parmi les habitants d'Amorion et il revint en compagnie de l'évêque de la ville. En apprenant la présence de l'évêque dans le camp de Léon, les Arabes demandèrent qu'on le leur livrât. Mais Léon sut faire évader l'évêque sous un déguisement et, pour couper court à toute discussion avec les Arabes, il leur offrit de les accompagner auprès de Maslama. Le lendemain, escorté de 200 cavaliers et de quelques Arabes, Léon sortit pour chasser. En le voyant abandonner les sentiers connus et se diriger vers le nord, les Arabes lui en demandèrent la cause et déclarèrent ne pouvoir l'accompagner. Léon leur répondit qu'il cherchait un nouvel emplacement pour son camp. N'ayant pas d'ordre pour aller plus loin, les Arabes laissèrent Léon s'éloigner. Ce dernier expliqua aux siens que les Arabes avaient voulu s'emparer de sa personne, mais qu'il avait déjoué leur ruse et il établit son camp à 10.000 pas plus loin. Le lendemain Léon envoya son domestique des strators reprocher aux Arabes leur perfidie et justifier ainsi sa propre conduite (23).

Maslama approchait, sans que Sulayman le sût. Ce dernier, cédant aux instances de ses émirs, leva le siège d'Amorion, ce qui permit à Léon de faire entrer des renforts dans la place et de gagner ensuite la Pisidie (24). A l'arrivée de Maslama en Cappadoce, les Cappadociens lui demandèrent d'accepter leur soumission. Mais Maslama, instruit de l'hostilité entre Léon et Théodose III, tenta de se servir de Léon pour conquérir tous les territoires byzantins et il feignit de signer la paix avec lui. Il interdit à ses troupes de piller les régions dépendant de Léon (25). En l'apprenant et pensant que Sulayman avait informé Maslama de sa fuite, Léon écrivit à ce dernier pour lui dire son hésitation à aller le trouver, car Sulayman avait tenté de s'emparer de sa personne. Maslama, ayant appris le ralliement d'Amorion à Léon, songea tout d'abord dans son dépit à briser toute relation avec Léon et décida de s'emparer d'Amorion pendant l'été, d'attendre la flotte et d'hiverner en Asie Mineure (26). Puis, se ravisant, il reprit les

(22) Théoph. Bonn 594, de Boor 387, 19-29.

(23) Théoph. Bonn 595-596, de Boor 388, 13-23.

(24) Théoph. Bonn 596, de Boor 388, 25-29 et 389, 1.

(25) Théoph. Bonn 596-597, p. 389, 3-10; Denys de Tell-Mahré, 12.

(26) Théoph. Bonn 597, de Boor 389, 22-25.

relations avec Léon, qui s'efforça de maintenir les conditions de son traité avec Maslama. L'empereur, craignant que le général arabe, orienté vers l'Asie, ne se retirât auprès de Léon, Maslama, qui ne pouvait entretenir sa nombreuse armée, attaqua Acroïnon (27). Léon se dirigea alors vers Nicomédie où il fit prisonnier le fils de Théodose III (28). Maslama hiverna en Asie et 'Umar, avec sa flotte, en Cilicie. Quant à Léon, ayant pris avec lui son prisonnier, il se rendit à Chrysopolis, d'où il engagea des négociations avec Constantinople. Le patriarche Germanos servit d'intermédiaire et le 25 mars 717 (29), Léon faisait son entrée solennelle à Constantinople par la Porte Dorée et était couronné par Germanos à Sainte Sophie (30). Théodose III et son fils terminèrent leur vie dans le calme d'un monastère (31).

Au printemps, Maslama marcha sur Constantinople. Il s'empara en chemin de Sardes, de Pergame et d'autres villes dont il emmena les habitants en captivité (32).

Le siège de Constantinople (15 août 717 — 15 août 718).

Ce n'était pas la première fois que les Arabes tentaient de s'emparer de Byzance. Déjà, sous Constantin IV, de 673 à 677, Mu'âwiya avait essayé, mais en vain, de se rendre maître de la « Ville gardée de Dieu », et il avait dû lever le siège « avec honte et grande tristesse, ayant, grâce à l'aide de Dieu et de la sainte Mère de Dieu, perdu un grand nombre de vaillants guerriers et subi le plus grave échec » (33). Les Arabes espéraient bien cette fois s'emparer de la « Reine des Villes »,

(27) Ville de Phrygie au sud-est d'Amorion. Aujourd'hui Afyon Karahissar. Théoph. Bonn 599, de Boor 390, 11-14.

(28) Théoph. Bonn 599, de Boor 390, 14-16. Cf. Michel le Syrien 484, Agapios de Manbidj, 502.

(29) Théoph. Bonn 599, de Boor 390, 19-24. Cf. V. Grumel. L'année du monde dans la Chronique de Théophane. Échos d'Orient, 37ème année (1934), p. 406.

(30) Nic. le Patriarche, Bonn 59.

(31) Théoph. Bonn 599, de Boor 390, 24-26.

(32) Théoph. Bonn 599-600, de Boor, 390, 26-31 et 391, 1-2; Michel le Syrien, 483. La Chronique syriaque de 846 (p. 583) ajoute que les Syriens, trouvés dans les villes prises, ne furent pas inquiétés. Quant à Abul-Faradj, il prétend que Maslama se rendit maître alors de Rhodes. Il est vraisemblable que cette île fut prise en passant par la flotte de 'Umar, alors qu'elle se dirigeait vers Constantinople.

(33) Théoph. Bonn 544, de Boor 354, 5-8.

car rien n'avait été négligé pour y réussir: préparatifs énormes, complicité plus ou moins escomptée de Léon III. Le Prophète aurait, du reste, dit: « Vous conquérerez Al-Kustantiniya; salut au prince et à l'armée qui emporteront ce succès » (34).

Les sources ne permettent pas de se faire une idée exacte et sûre de ce que fut ce siège mémorable. Les sources (35) sont tardives et même contradictoires et les récits les plus anciens, en particulier les récits arabes, ne sont plus de l'Histoire, mais déjà de la légende. Le récit le plus cohérent est celui de Théophane, circonstancié et précis même pour les opérations maritimes. Nicéphore le patriarche présente quelques différences de détail et n'observe pas la même chronologie. Parmi les sources syriaques, Michel le Syrien a puisé à des sources identiques à celles des historiens grecs, mais il y ajoute certaines traditions orientales. Quant aux sources arabes, elles sont très confuses. Ya'qubi est très bref; Tabari rapporte des anecdotes, tirées de sources différentes et même divergentes.

Le Kitâb al-'Uyûn n'est pas clair et semble avoir connu des traditions autres que les traditions arabes. La chronologie est inexistante et il rapporte à Constantinople des événements que Théophane permet d'affirmer s'être déroulés à Amorion. De plus, le Kitâb al-'Uyûn ne dit pas un mot de la flotte, alors que les sources grecques parlent presque exclusivement des opérations maritimes; par contre, le Kitâb al-'Uyûn est riche en renseignements sur les pourparlers diplomatiques qui, dans les sources grecques, ne sont plus mentionnés à partir de l'avènement de Léon III. Enfin, il est intéressant de noter qu'Agapios de Manbidj, qui écrit en arabe, a recours plutôt à des sources identiques à celles auxquelles avaient puisé les auteurs grecs; il ne donne, d'ail-

(34) J. H. Mordtman, Constantinople, Enc. de l'Islam I, 1913, p. 383.

(35) Sources grecques: Théophane, Bonn 607-612, de Boor 395-398, Nicéphore de Constantinople, Bonn, p. 59-61 et 62; sources arabes: Ya'qubi, Tabari et Kitâb al-'Uyûn, traduites par E. W. Brooks, Journ. of Hell. St. XVIII (1898), p. 194-195 et XIX (1899), p. 20-33, Mas'udi, Livre de l'avertissement et de la révision, trad. Carra de Vaux, Paris 1896, p. 226-227, Agapios de Manbidj, trad. A. A. Vasiliev, Patrolog. Or., VIII (Paris 1912), p. 501-502; sources syriaques: Michel le Syrien, trad. J. B. Chabot, t. II, Paris 1901, p. 483, Denis de Tell-Mahré, trad. J. B. Chabot, Paris 1895, p. 12-14, Chronique anonyme de 846, Trad. E. W. Brooks, Zeitsch. der Morgengesellsch. 1897, p. 583.

Il est donc évident que le chroniqueur a essayé de faire un travail de philologie et de critique historique. Il a tenté de faire un travail de philologie et de critique historique. Il a tenté de faire une synthèse des différentes sources; il semble plus sûr de comparer les deux versions, celle des auteurs grecs et celle des auteurs orientaux et d'essayer de dégager les faits qui apparaissent comme certains ainsi que les détails obscurs et contradictoires.

Il importe avant tout de régler une question délicate: la chronologie du siège. On se trouve en présence de trois comptes différents. Théophane et Nicéphore suivent l'ère alexandrine (36), les auteurs arabes, l'ère de l'hégire et les chroniqueurs syriaques, l'ère des Séleucides.

Selon Théophane, le siège de Constantinople commença en l'an du Monde 6209 et se termina en 6210. L'année alexandrine commence le 25 mars et non le 1er septembre, comme l'année byzantine (37). Léon III fut couronné le 25 mars 6209, quinzième indiction (38), soit le 25 mars 717. Le siège commença le 15 août 6209 (39), soit le 15 août 717 et prit fin le 15 août suivant (40). Nicéphore ne donne pas la date à laquelle commença le siège, mais il dit que le siège se termina le 15 août 718, après avoir duré 13 mois (41); ce qui fait que, d'après lui, le siège de la capitale aurait commencé en juillet 717.

Les sources arabes ne donnent de date précise ni sur le début ni sur la fin du siège et le font durer un an, deux ans et même trois ans. Elles lient le rappel de Maslama avec l'avènement du calife 'Umar ibn Al-Aziz, prince pacifique, dont l'avènement eut lieu le 21 Safar 99 de l'hégire, soit en septembre 717, l'an 99 de l'hégire commençant le 14 août 717. En conséquence, Tabari ainsi que Ya'qubi placent le siège en l'an 98 de l'hégire (42). Quant à Agapios de Manbidj, il mentionne une campagne de Maslama en Galatie la première année du règne de

(36) V. Grumel, *L'année du monde dans la Chronographie de Théophane*. *Éc. d'Or.* XXXIII (1934), p. 406 et *l'année du monde dans l'ère byzantine*, *Éc. d'Or.* XXXIV (1935), p. 319.

(37) V. Grumel, *op. cit.*, *ibid.*. Cf. G. Ostrogorsky. *Die Chronologie des Theophanes von 7. u. 8. Jahrhundert*. *ByzNeugr. Jahrbücher* VII (1930), p. 34.

(38) Théoph. Bonn 600, de Boor 391, 5.

(39) Théoph. Bonn 607, de Boor 395, 18.

(40) Théoph. Bonn. 613, de Boor 399, 6, Niceph. Bonn 62.

(41) Nicéph. Bonn 60.

(42) E. W. Brooks. *The Arabs...* *Journ. of Hel. St.* XVIII (1898), p. 195, *The campaign...*, *Journ. of Hel. St.* XIX (1899), p. 29.

Sulayman (février 715 — février 716) et il place, en conséquence, le siège de Constantinople la deuxième année du règne de ce calife, soit février 716 — février 717 (43). Ainsi, les historiens de Byzance placent le siège en 717-718 et les historiens arabes en 716-717.

Wellhausen (44), suivi par Canard (45), fait partir Maslama de Dabiq à la fin de l'année 96 de l'hégire, soit vers août 715, l'année 97 de l'hégire commençant le 5 septembre 715. Le siège débute ainsi en 98, soit en août 716 et prend fin vers l'époque de la mort du calife Sulayman (septembre 717).

Brooks (46), au contraire, tente de ramener la chronologie des auteurs arabes à celle des auteurs grecs. La cause de la confusion, à son avis, est l'erreur, commune à tous les écrivains arabes et vraisemblablement aussi aux sources orientales de Théophane, d'après laquelle le siège de Constantinople eut lieu sous Sulayman et le rappel de l'armée immédiatement après l'avènement de 'Umar II, alors qu'en fait Sulayman mourut, peu après le début du siège, qui se prolongea dix mois et demi après l'avènement d'Umar II. Le rappel de l'armée par ce dernier est un fait incontestable, mais, faute de date précise, les chroniqueurs arabes ont cru que ce rappel eut lieu immédiatement après son avènement. L'erreur provient de ce que les chroniqueurs arabes confondent la salutation impériale de Léon III devant Amorion, pendant l'été 716, avec son couronnement officiel à Constantinople, en mars 717. Ils font ainsi se dérouler à Amorion des événements qui se déroulèrent en réalité à Constantinople et, par suite, ils font durer le siège de Constantinople un an et demi, ou même deux ans, comme le Kitâb al-'Uyûn, alors que le siège dura au plus 13 mois. Par suite du caractère mouvant du calendrier arabe, ils font rappeler l'armée arabe, après le deuxième hiver, bien que Sulayman fût mort à la fin de l'été.

Il semble que l'on n'a pas prêté assez d'attention à la chronologie de Michel le Syrien. D'après lui, Léon III commença à régner en l'année 1028, c'est-à-dire, en 98 de l'hégire. L'année 1028 de l'ère

(43) Patrol. Ori., p. 500 et 501.

(44) J. Wellhausen. Die Kämpfe der Araber mit den Römern in der Zeit der Umajyaden. Nachrichten der K. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Phil. histor. Kl. 1901, Heft 4, p. 32.

(45) M. Canard. Les expéditions arabes contre Constantinople. Journal Asiatique CCVIII (1926), p. 80.

(46) E. W. Brooks. The campaign..., p. 20.

alors, le siège de la ville commença le 15 août et le 7 septembre 717, c'est-à-dire du 25 août 716 au 13 août 717. Cette chronologie concorde bien avec celle de Théophane. D'après Michel le Syrien, le siège commença après l'avènement de Léon III (47). Mais ce qui semble être plus décisif encore, c'est son affirmation que Sulayman mourut en automne, sa mort ayant été tenue cachée par Maslama pendant tout l'hiver. On peut noter que Mas'udi place le retour de l'armée arabe en l'an 100, qui commence le 3 août 718 (48).

Il ressort de ces remarques que la chronologie de Brooks semble être la plus solide.

Le siège de Constantinople débuta, d'après Théophane, le 15 août (49) et d'après Nicéphore, en juillet (50). Il est vraisemblable que Léon III, dès son avènement, prévoyant l'attaque arabe, avait préparé la défense de la capitale et y avait accumulé, entre autres, des vivres. C'est ce qu'indique Michel le Syrien. « Maslama, écrit-il (51), en apprenant que Léon régnait, en fut content, car il pensait qu'il lui livrerait la ville. Léon l'entretenait dans cet espoir trompeur, tandis que lui-même fortifiait la ville et la remplissait de vivres ». Maslama attendit vainement en Asie l'accomplissement des promesses de Léon; ne recevant rien de lui, se sentant joué, il partit pour Abydos et fit passer en Thrace une armée nombreuse (52).

Quelles étaient les promesses faites par Léon III à Maslama? Théophane ne le dit pas. Il n'est guère vraisemblable que Léon III ait promis de livrer à Maslama la capitale et par le fait l'empire, même s'il n'avait pas l'intention de tenir ses engagements. Léon III proposa probablement de se reconnaître vassal du calife et de lui verser une importante contribution. Maslama, croyant jouer au plus fin, espérait peut-être, grâce à la complicité de Léon III, augmenter le trouble et la confusion dans l'empire, s'emparer ainsi facilement de Constantinople et se débarrasser ensuite de Léon III, pour soumettre à sa puis-

(47) Michel le Syrien, trad. J. B. Chabot, 485. Sur l'ère des Séleucides, cf. W. Hartner, *Zaman*, Encyclop. de l'Islam IV (1924), p. 1278.

(48) Mas'udi. Livre de l'Avertissement de la révision. Trad. Carra de Vaux, Paris 1896, p. 227.

(49) Théoph. Bonn 607, de Boer 395, 18.

(50) Nicéph. Bonn 59.

(51) Michel le Syrien, trad. J. B. Chabot, II, p. 485.

(52) Théoph. Bonn 607, de Boer 395, 13-16, Nicéph. Bonn 59.

an... et... que Léon III... l'Hellespont en face de Lampsaque (53). Il s'empara des principales villes de Thrace et, le 15 août 717, paraissait devant Constantinople. Il commença aussitôt le siège, entoura les murs terrestres d'un large fossé, qu'il défendit avec un mur de grosses pierres sèches (54), dressa ses machines et attaqua les remparts de la Propontide à la Corne d'Or, tandis que la flotte bloquait la ville du côté de la mer. A l'arrivée de Maslama, Léon III lui aurait demandé une entrevue et lui aurait offert pour prix de la paix une contribution d'une pièce d'or par habitant. Mais Maslama aurait répondu qu'il ne saurait être question de paix avec des vaincus et que la garnison arabe de Constantinople était déjà désignée (54bis).

Le 1er septembre arriva la flotte arabe, sous le commandement de Sulayman, que Théophane semble prendre pour le calife (55) et formée d'énormes et puissants bateaux et de dromons, au nombre de 1.800, ce qui semble être un nombre bien élevé (56). Pendant deux jours, la flotte arabe resta « entre le cap occidental de l'Hebdomon ou de la Magnaure et le cap occidental du Cyclobion » (57). Le 3 septembre, le vent du sud permit à la flotte d'appareiller. Longeant les remparts maritimes, une partie aborda sur la côte asiatique, près du port de Chalcédoine, aux localités d'Anthémios et d'Eutropios (58). L'opération avait pour but de bloquer l'entrée sud du Bosphore. Une autre partie s'engagea dans le Bosphore et, remontant vers le nord, occupa la côte européenne entre le château de Galata et le promontoire de

(53) Constantin VII, de adm. imp. Bonn. 102, Moravcsik-Jenkins, p. 92, 118.

(54) Théoph. Bonn 607, de Boor 395, 20-21, Nicéph. Bonn 59, G. le moine, de Boor, 745, 4-5.

(54bis) Gibbon. Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain. Paris 1837, tome II, p. 499. Lebeau-Vivien de Saint-Martin, Histoire du Bas-Empire, t. XII (Paris 1831), p. 115. Cf. Abul-Faradj, éd. et trad. E. W. Budge, Londres 1932.

(55) Théoph. Bonn 607, de Boor 395, 23.

(56) Théoph. op. cit., Nicéph. Bonn 58.

(57) Théoph. ibid. Cf. sur la situation de ces deux caps, R. Janin. Constantinople byzantine, Paris 1951, p. 138 et 412.

(58) Théoph. ibid., Sur Anthémios, cf. R. Janin, op. cit., p. 439-440; sur Eutropios, p. 452-453.

Kleidion (59). Le but était de fermer la mer Noire à la navigation grecque et d'enfermer ainsi la flotte byzantine dans la Corne d'Or et dans le Bosphore. Mais l'arrière-garde de l'escadre, formée d'une vingtaine de lourds transports, montés chacun par cent soldats armés et cuirassés, alourdie par sa propre masse, surmontait avec peine les courants du Bosphore ainsi qu'un violent vent du nord, qui s'était levé. et ne suivait que de loin le reste de la flotte. Léon III, qui observait la manœuvre depuis l'Acropole, lança contre la flotte arabe un grand nombre de bateaux à feu grégeois. Lui-même, monté sur un vaisseau de course pyrophore, se glissa au milieu de la flotte, incendiant les navires et mettant le désordre parmi eux. Une vingtaine de bateaux en feu vinrent échouer au pied des murs maritimes, d'autres furent engloutis avec leurs équipages, d'autres, enfin, furent poussés par le vent jusqu'aux îles de la Marmara, Oxia, et Platée, où ils vinrent se briser (60).

Ce succès rendit courage aux habitants de la capitale, tandis que les Arabes restaient effrayés. Ils avaient l'intention, la nuit suivante, de donner l'assaut aux murs maritimes, mais, écrit Théophane, « Dieu, sur l'intercession de la très sainte Mère de Dieu réduisit à néant leur projet ». La même nuit, en effet, Léon III fit relâcher secrètement la chaîne tendue de Galata jusqu'aux murs de Constantinople et qui barrait l'entrée de la Corne d'Or. Les Arabes, pensant que l'empereur voulait les attirer dans le golfe pour les y enfermer et les détruire avec ses brûlots, allèrent se mettre en sûreté au promontoire de Sosthène (61).

Le 8 octobre, d'après Théophane (62) mourait Sulayman, leur « chef », ἡγεμὼν αὐτῶν, et 'Umar lui succédait. Le texte de Théophane ne permet pas de savoir s'il s'agit du calife ou du général; il semble bien, toutefois, que Suleyman désigne ici le calife (63). 'Umar, qui lui succédait, était le fils de 'Abd-al-Aziz, qui avait gouverné l'Egypte pen-

(59) Théoph. *ibid.*, Sur Galata, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 418 et sur Kleidion, p. 431.

(60) Théoph. Bonn 608, de Boor 396, 3-12. Nicéph. Bonn 60.

(61) Théoph. Bonn 609, de Boor 396, 15-23. Sur Sosthenios, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 227 et 436.

(62) Théoph. Bonn 609, de Boor 396, 23-24, Nicéph. Bonn 60.

(63) Ch. Diehl. *Le monde oriental de 395 à 1081* (Paris 1936, p. 251) déclare qu'il s'agit du chef de la flotte et non du calife.

avec plus de succès. Les Arabes, qui avaient proclamé
héritier, prétendaient.

Les attaques continuèrent sur terre, mais grâce à l'habileté de
Léon III, toutes étaient repoussées. L'hiver de 717-718 fut particu-
lièrement rigoureux et long. Pendant cent jours, le sol disparut sous
la neige durcie par le gel, le froid intense fit périr dans le champ ennemi
une quantité d'hommes, de chevaux, de chameaux et d'autres bêtes de
somme (64).

Au début du printemps 718 arriva, sous le commandement de
Sufyân (65) la flotte réunie en Egypte et comprenant 400 navires
lourds, chargés de troupes et de ravitaillement et des navires de
course. Par crainte du feu grégeois, Sufyân alla mouiller sur les côtes
de Bithynie, au port du Bon Champ (66). Il y fut rejoint quelques jours
plus tard par une autre flotte venant d'Afrique, de 360 navires, chargés
de vivres et de munitions. Pour la même raison, Yazid, le chef de cette
seconde flotte (67), aborda sur la côte de Bithynie, à Satyros, Bryas
et Kartalimen (68). D'après Théophane et Nicéphore, les marins
égyptiens, qui formaient une bonne partie de l'équipage de la flotte
arabe, désertèrent vraisemblablement par sympathie pour leur coré-
ligionnaires grecs, et gagnèrent Constantinople, où ils entrèrent en
acclamant (69) Léon III. Renseigné par eux sur le mouillage des deux
flottes, Léon III lança contre elles des bateaux à feu grégeois. Ce fut
un incendie général: les hommes qui sautaient dans la mer du haut des
bateaux en flammes, étaient assommés à coups de crocs ou de rames
ou percés de flèches et les vaisseaux, qui ne furent pas incendiés furent
pillés et coulés. Les équipages byzantins rentrèrent dans la capitale,
chargés de butin et au milieu de cris de triomphe (70).

Maslama, cependant, s'entêtait à continuer le siège. Manquant

(64) Théoph. Bonn 609, de Boor 396, 24-27, Nicéph. Bonn 60.

(65) Théoph. Bonn 609, de Boor 396, 28, Nicéph. Bonn 60. Théophane
l'appelle Συμφων et Nicéphore Συμφων. Il n'est pas connu autrement.

(66) Sur le port du Bon Champ, cf. R. Janin, op. cit., p. 430.

(67) Théoph. Bonn 610, de Boor 387, 2 l'appelle 'Ιζζ, Nicéphore 60
l'appelle 'Ιζζ et Cédreus I, 789, 154^b.

(68) Sur ces trois localités, cf. R. Janin, op. cit. Sosthenion, p. 227 et 436,
Bryas, p. 230, Kartalimen, p. 227, 230-231. Théoph. Bonn 609-610, de Boor
396-397, 1-3, Nicéph. Bonn 61.

(69) Au dire de Théophane (de Boor 397, 8-9), ils étaient si nombreux que
« depuis Hieria jusqu'à la ville la mer paraissait être entièrement couverte de
barques ».

(70) Théoph. Bonn 610, de Boor 397, 9-15, Nicéph. Bonn 61.

de vivres, il avait fait passer en Asie Mineure un corps de troupe, sous les ordres de Merdasan, qui ravageait toute la région comprise entre Pylae, en Bithynie jusqu'à Nicée et Nicomédie. Attaqués par des troupes légères byzantines, en embuscade dans les bois, dans les creux de rochers, dans les ravins, à Libos et à Sophon, entre Nicomédie et le Sangarios, et qui combattaient, « à la manière des Mardaïres », c'est-à-dire, en tombant brusquement sur eux, les Arabes, après avoir perdu un grand nombre de soldats, durent évacuer cette région boisée et difficile (71). Le résultat fut que Constantinople fut largement ravitaillée. La crainte du feu grégeois tenait éloignée la flotte et les corsaires arabes; aussi les bateaux de pêche byzantins allaient-ils pêcher en toute tranquillité jusque dans la Marmara et les îles (72).

Toutes les sources, grecques et autres, sont d'accord sur ce point. Par contre, les Arabes souffraient terriblement de la famine. Ils mangeaient leurs souliers, les cadavres et s'attaquaient mutuellement, au point que personne n'osait s'aventurer seul (73). Michel le Syrien confirme ces renseignements donnés par le Pseudo-Denys de Tell Mahré. Les Arabes, dit-il (74), dévoraient les cadavres des morts, les excréments et les déjections des uns et des autres (75); ils en vinrent même à se battre entre eux pour manger. Le muid de froment valait dix dinars! Lorsqu'ils trouvaient des pierres tendres, ils les dévoraient. Les sources arabes sont, elles aussi, d'accord pour constater cette famine effroyable: les Musulmans subirent des privations, comme ils n'en avaient jamais encore subi de semblables, au point qu'un homme avait peur de sortir seul de son camp et qu'ils se nourrissent de bêtes de somme, de cuir, d'écorce, de racines, et de feuilles d'arbres (76). Ces invraisemblables aliments déchaînèrent la peste, qui emporta un très grand nombre d'Arabes (77), 300.000, au dire de Paul Diacre (78), chiffre manifestement exagéré.

(71) Théoph. Bonn 610, de Boor 397, 15-19.

(72) Théoph. Bonn 611, de Boor 397, 20-23. J. B. Bury. *A history of the Later Roman Empire from Arcadius to Irene (395-800)*, II, London 1889, p. 406.

(73) Denys de Tell-Mahré, trad. J. B. Chabot, p. 13.

(74) Michel le Syrien, p. 485.

(75) Théoph. Bonn 611, de Boor 397, 23-26 confirme, lui aussi, ce détail.

(76) Kitâb al-'Uyûn, éd. W. Brooks, *Journ. of Hel. St.* XIX (1899), p. 29.

(77) Théoph. Bonn 611, de Boor 397, 27-28.

(78) Paul Diacre, de gestis Longobardorum VI, ch. 47.

Maslama, le chef arabe, était en train de gagner le Bosphore quand, le 15 août 718 (79) il fut attaqué par une armée de Bulgares, qui intervenaient vraisemblablement moins par sympathie pour les Byzantins que dans la crainte de voir s'installer à leurs frontières un peuple puissant et toujours insatiable dans ses conquêtes. Maslama aurait perdu 22.000 hommes, avant de pouvoir atteindre ses vaisseaux. Michel le Syrien (80) place l'intervention bulgare, dès le début du siège. Maslama, qui commandait l'arrière-garde, aurait eu beaucoup de peine à échapper aux Bulgares et à rejoindre le camp arabe devant Constantinople. Maslama se trouvait ainsi menacé à la fois par les Byzantins et par les Bulgares; aussi, conclut Michel le Syrien, « les Romains étaient prisonniers, mais les Tayyâ (les Arabes) l'étaient bien davantage ».

Le 15 août 718, enfin, un an jour pour jour après le début du siège, les Arabes se retiraient « avec grande honte » (81). A la sortie du Bosphore, une violente tempête dispersa la flotte arabe, jetant une partie des navires sur l'île de Proconèse et les autres îles, une autre sur les côtes de la Marmara. Quant aux navires, qui avaient échappé à la tempête, en naviguant dans la mer Egée, « la vengeance redoutable de Dieu tomba subitement sur eux: une grêle de feu s'abattant sur eux mit en ébullition l'eau de la mer et la poix ayant fondue, les navires furent engloutis avec leurs équipages. La providence divine en sauva seulement dix d'entre eux, pour nous annoncer à nous et aux Arabes les grandes choses réalisées par Dieu contre eux. Mais les nôtres, les ayant rencontrés, purent en couler cinq; les cinq autres réussirent à se mettre à l'abri en Syrie, où ils proclamèrent la puissance de Dieu » (82).

Telle est la version grecque, complétée par les chroniqueurs syriaques. Ces sources insistent surtout sur les opérations navales, qui ne furent que désastres pour les Arabes. Le nombre de vaisseaux, donné par Théophane, semble être quelque peu exagéré: 1.800 sous le commandement de Sulayman, 800 sous celui de Sufyan, 360 sous celui de Yazid et 5 seulement réussissant à revenir en terre arabe. Ce dernier détail est particulièrement suspect. Il y a lieu de remarquer encore que

(79) Théoph. Bonn 611, de Boor 397, 28-30.

(80) Michel le Syrien, p. 485.

(81) Théoph. Bonn 613, de Boor 399, 6-7, Nicéph. Bonn 62.

(82) Théoph. Bonn 614, de Boor 399, 12-19.

Sufyan et Yazid ne sont mentionnés par aucune source arabe ou orientale. Quant à Sulayman, il semble être confondu par Théophane, avec le calife Sulayman, qui ne quitta pas Dabiq, où le retint la maladie. Le Kitâb al-'Uyûn et Agapios de Manbidj mentionnent un Sulayman ibn Mu'ad, mais ce dernier commande sur terre et il semble être le Sulayman opérant à Amorion; peut-être, comme le remarque avec raison M. Canard (83), faut-il supposer l'existence d'un troisième personnage, portant le nom de Sulayman. Quoi qu'il en soit, il semble être certain qu'il y eut d'importantes opérations navales, peu heureuses pour les Arabes. Aussi, leurs chroniqueurs en parlent peu ou même pas du tout et préfèrent donner des renseignements sur les négociations diplomatiques, qui montrent la duplicité de Léon III.

Le Kitâb al-'Uyûn, après avoir parlé du siège d'Amorion, montre Maslama, traversant les détroits et venant assiéger Constantinople, alors que Théodose III régnait encore et que Léon était resté à Amorion. Maslama rassemble des « montagnes de provisions » dans son camp et bloque étroitement la capitale. Mais Maslama assiège en vain pendant un certain temps Constantinople: « c'était cependant un vaillant homme, mais, parmi ses compagnons, il n'y avait personne capable de le conseiller ». Maslama écrivit à Léon pour lui annoncer qu'il était sur le point de s'emparer de la ville et de le faire roi (84). Léon se rendit alors auprès de Maslama et ce dernier l'envoya en ambassade aux habitants de la capitale avec une lettre, où il disait: « Je ne partirai pas avant que mon *mawla* (client) Léon soit roi et que vous lui ayez remis votre royaume. Alors je m'en irai, en vous laissant en paix, vous, votre pays, vos églises, votre religion ». Mais Léon tint aux habitants un tout autre langage. Il leur promit que, s'ils le faisaient empereur, il renierait Maslama et le combattrait: il se faisait fort d'obtenir de Maslama tout ce qu'il voudrait (85). Une série d'allées et ve-

(83) M. Canard, Les expéditions..., p. 91-92.

(84) Kitâb al-'Uyûn 24. Le même renseignement est donné par Michel le Syrien (p. 484): Maslama promit à Léon qu'il le ferait empereur des Romains une fois qu'il se serait emparé de Constantinople.

(85) Kitâb al-'Uyûn, p. 25. Mas'ûdî, p. 226 donne les mêmes renseignements: « Alors Léon usant de ruse envers lui, lui demanda la permission de correspondre, en son nom, avec les principaux de l'empire et de servir d'intermédiaire entre eux et lui... Il les engagea à lui donner, à lui-même, le pouvoir, afin qu'il pût efficacement travailler à leur salut et écarter Maslama ».

ues est lieu et... Le récit accorde que ce Sulayman ibn Maslama, Abdallah ibn Khalaf, commandant de la garde et d'escadrons de cavalerie. Léon, eut, entre autres, une entrevue avec l'évêque et les patrices (86). A la suite de cette entrevue, Léon alla trouver Maslama et lui dit: « Il n'y a qu'un moyen de les convaincre; ils ne croient pas que nous ayons engagé une lutte sérieuse avec eux et ils se figurent, en voyant tes approvisionnements considérables, que tu traineras les choses en longueur. Si tu donnais l'ordre de les brûler, ils comprendraient que tu vas combattre sérieusement et, au bout de deux ou trois jours, ils en passeraient par où tu voudrais » (87). Maslama accepta cette proposition et il fit brûler ses provisions, à l'exception d'une petite quantité.

Ces détails sont inconciliables avec le récit des auteurs grecs. Il est très probable que certains épisodes, comme l'entrevue avec l'évêque de Constantinople et l'insistance à faire proclamer Léon, se rapportent aux négociations devant Amorion. Quant à Sulayman, il semble être le même personnage mentionné par Théophane. Brooks (88), cependant, pense que l'histoire invraisemblable de Maslama faisant brûler ses approvisionnements n'est pas tout à fait sans fondement. Il la rapproche du récit de Théophane, où Maslama s'abstient de ravager les territoires sous l'autorité de Léon, parce qu'il s' imagine que Léon est un ami des Arabes et où il déclare que Léon faisait trainer en longueur les négociations, afin d'épuiser ainsi les provisions de l'ennemi (89).

Léon et sa garde du corps revinrent alors à Constantinople, où Léon fut proclamé empereur (90). Maslama avait obtenu de Léon la

(86) Kirâb al-'Uyûn 25, Mas'ûdî, p. 226 écrit: « Il eut des entretiens avec le patriarche de Constantinople, chef du culte et les patrices, chefs des troupes ».

(87) Tabari (p. 30) rapporte un fait semblable.

(88) E. W. Brooks, *The campaign...*, p. 25.

(89) Théoph. Bonn 597, de Boor 389, 8-10.

(90) Pour Mas'ûdî, Léon alla voir Maslama et obtint de lui qu'il s'éloignât quelque temps; il rentra, fut couronné et s'empara des provisions laissées par Maslama, qui s'aperçut qu'il avait été joué et qui recommença le siège; mais il n'avait plus de vivres. De son côté, Tabari rapporte que Maslama autorisa Léon à prélever, pendant une nuit, une partie de ses vivres. Léon rassembla une flotte nombreuse et, en une nuit, il emmena presque toutes les provisions de Maslama, qui fut ainsi « trompé par une ruse qui n'aurait même pas trompé une femme » (p. 31).

promesse solennelle que ce dernier lui remettrait toute la fortune de Byzance, en monnaie, vaisselle précieuse, bijoux, armes, étoffes de soie, entassées par les empereurs, ses prédécesseurs, lui paierait l'impôt de capitation, *jizyat* et s'engagerait d'être « l'esclave de Maslama », aussi longtemps qu'il resterait en vie.

Trois jours après le couronnement, Sulayman demanda à Léon III s'il avait l'intention d'aller bientôt retrouver l'émir, mais Léon III lui répondit qu'il n'entendait nullement quitter son empire, et il fit savoir à Sulayman, qui lui reprochait d'être infidèle à sa promesse, qu'il n'avait qu'un but, conquérir le trône et que ce but, il l'avait atteint. « Je pense, dit Léon III, qu'en rompant (mon) accord avec (Maslama), j'exalte la chrétienté et sa défense est ma meilleure récompense ». — « Tu m'as tué, répartit Sulayman, car l'émir me rendra responsable de tout cela ». — « J'aime mieux ta mort, lui répondit Léon III, que l'abandon de mon empire. Vous figurez-vous que j'allais vous donner tout ce qu'ont amassé nos souverains jusqu'à ce jour? » Et Léon se vante d'avoir réduit les Arabes à la situation la plus critique, en les obligeant à brûler leurs approvisionnements. Ils ne pouvaient recevoir aucun secours. Aussi Léon III offrit-il, non sans ironie à Sulayman de ne pas inquiéter la retraite de Maslama. Atterrés, les Musulmans revinrent vers Maslama, qui dit à Battal: « Tu es, pour moi, au-dessus de tout soupçon, en ce qui concerne l'Islam et ses intérêts. Mais, Sulayman était-il au courant de quelque chose? » Et, sur la réponse affirmative de Battal, Sulayman se suicide aussitôt, en avalant le poison contenu dans le chaton de sa bague. Maslama donne l'ordre de crucifier son cadavre.

Cependant, le siège continuait « au milieu de la mort constante, de la famine et du mauvais temps, jusqu'à ce que beaucoup d'hommes eussent péri ainsi qu'une grande partie des bêtes de somme » (91). Le siège était, du reste, alors très dur pour les habitants de la capitale. Les Byzantins députèrent à Maslama avec pleins pouvoirs un plénipotentiaire pour négocier et obtenir la levée du siège. Ce dernier, qui s'appelait « l'homme de quarante coudées, Tessarakontapechys, déclara représenter le peuple de Constantinople. Mais Maslama ne voulut pas le recevoir et chargea 'Umar ibn Hubayra de lui dire: « Si Léon était un homme ayant obtenu son royaume à bon droit, ou encore s'il était

(91) Les détails qui précèdent sont tirés du *Kitâb al-'Uyûn*, p. 25.

de notre ambassadeur... j'écrite pour honorer son ambassadeur et pour le louer... on a la même estime pour un ambassadeur que pour ce... j'accrédite et je ne me soucie pas de conférer avec un ambassadeur de Léon, étant donné sa pauvre valeur et sa basse origine. Mais le plénipotentiaire répondit qu'il était envoyé par ses compatriotes et concitoyens, afin de les protéger et de les défendre et qu'il ne s'inquiétait pas de la qualité de celui avec lequel il discutait. Il proposa donc une rançon d'un dinar par habitant mâle et adulte; mais Maslama refusa cette proposition, parce que « lorsque son frère Sulayman l'avait envoyé devant Constantinople, il lui avait donné l'ordre de rester devant la ville jusqu'à ce qu'il l'eût prise ou qu'il reçût l'ordre de revenir ». Le plénipotentiaire grec se retira, en annonçant que les Grecs feraient aux Musulmans une guerre sans merci pour défendre leur pays et leur religion et il prédit, en outre, un hiver très rigoureux.

Cet intéressant épisode est ignoré de toutes les autres sources; il semble indiquer que les Byzantins négocièrent même à l'insu de Léon III, pour tenter d'éloigner les Arabes à prix d'or.

Puis, le chroniqueur arabe anonyme déclare que Maslama passa devant Constantinople un hiver, un été et un nouvel hiver très rigoureux, pendant lequel « il mangea ce qu'il avait semé ». Il y a là confusion; il est à peu près certain que le premier hiver, dont il est ici question, fut l'hiver passé en Asie Mineure et non devant Constantinople. Cet hiver fut, en effet, très meurtrier pour les Arabes. Les habitants de Constantinople étaient, par contre, bien ravitaillés, grâce à une ruse de Léon, qui avait obtenu, au moment où Maslama brûlait ses vivres, que les Arabes laissent pénétrer dans la capitale une certaine quantité de blé, afin que les habitants de Constantinople « pussent juger de ses bonnes intentions à leur égard » (92). Pendant l'hiver, Léon III harcela les Arabes, mais nous n'avons aucun renseignement sur ces opérations. Quant à Sulayman, qui se trouvait à Dabiq, il ne put, contrairement à ce que rapporte Théophane, envoyer des vivres, « à cause du froid et de la neige ».

À la mort de Sulayman, son cousin et successeur 'Umar ibn 'Abd-al-Aziz donna l'ordre à Maslama, par l'intermédiaire du gouverneur de Mélitène de revenir. Ce dernier vint au devant de Maslama

(92) Kitāb al-'Uyūn, p. 26-27.

avec des chevaux et des vivres. Mais Maslama, prétextant qu'il allait s'emparer sous peu de Constantinople, demanda un délai, que le gouverneur refusa, car il avait l'ordre, si Maslama refusait d'obéir, de lire lui-même aux troupes l'ordre de rappel. Et Maslama, d'après le *Kitâb al-'Uyûn* (93), s'exécuta sur le champ.

Il est intéressant de rapprocher du récit du chroniqueur arabe celui de Michel le Syrien: «Lorsque 'Umar, écrit-il, succéda à Sulayman, il envoya chercher des nouvelles de l'armée. Maslama écrivit des lettres mensongères, disant que l'armée allait bien et que la ville allait être prise. Lorsque 'Umar apprit de l'envoyé que Maslama avait écrit le contraire de ce qui se passait au camp, il lui manda de prendre l'armée et de se retirer. Mais, comme on était encore en hiver, ils ne purent nullement sortir. Lorsque la rigueur de l'hiver eut pris fin, Maslama n'avait pas encore fait connaître aux Taiyayé la mort de Sulayman. Les Romains leur crièrent du haut du mur: «Votre roi est mort!» Un nouvel envoyé arriva pouvant ordonner la retraite, même si Maslama refusait d'obéir. La retraite eut lieu; elle fut désastreuse par suite d'une sortie des Romains et de la destruction de la flotte par le feu grégeois et la tempête (94). Ces récits, on l'a dit, appartiennent, plus à la légende qu'à l'Histoire, mais il semble que Léon III réussit à se jouer de Maslama et, par un moyen quelconque, à ravitailler la capitale et à priver l'ennemi de ravitaillement.

L'échec de cette importante entreprise arabe est-il dû à l'incapacité de Maslama? Les sources arabes sont sévères pour lui. Toutefois, il importe de ne pas oublier que l'armée arabe était très éloignée de ses bases, situées en Syrie et en Mésopotamie. De plus, Constantinople était très bien défendue. Si l'on songe aux sièges des Bulgares, qui se terminèrent par un échec et aux difficultés rencontrées, sept siècles plus tard, par les Turcs, qui avaient leurs bases tout proches en Thrace et en Bithynie et qui disposaient d'effectifs bien plus nombreux et de moyens offensifs bien plus efficaces, on conclura que le manque de moyens plus que l'incapacité expliquent l'échec de Maslama (95).

(93) *Kitâb al-'Uyûn*, *ibid.* Mas'ûdi déclare que Maslama revint non sans difficultés et après avoir subi des pertes sévères (p. 227).

(94) Michel le Syrien, II, p. 485.

(95) F. Gabrieli, *Il califfato di Hisham. Mémoires de la Société royale d'Alexandrie*, VII, 2, 1935, p. 86.

Le siège de Constantinople par les Arabes avait historiquement soutenu contre les Barbares et les Avars, en 626, sous le règne d'Héraclius, les Arabes, en 677, sous Constantin IV, avaient essayé, mais en vain, comme en 717-718, d'emporter la « Ville gardée de Dieu ». Léon III avait vraiment sauvé l'Empire. Aussi 718 est-il une grande date dans l'Histoire non seulement de Byzance mais aussi dans l'Histoire de l'Europe. L'historien Bury la qualifie de « date œcuménique » (96) et l'historien grec Lampros, qui compare cette guerre aux guerres contre les Perses des Grecs de l'Antiquité, donne à Léon III le nom de Miltiade de l'hellénisme médiéval (97). Ce fut la dernière offensive des Arabes contre Constantinople. La conquête arabe était, pour bien des années, arrêtée en Orient, comme elle allait l'être en Occident par la victoire de Charles-Martel, à Poitiers, en 732.

Le siège de Constantinople frappa profondément les imaginations. Il en sortit une abondante littérature légendaire surtout dans le monde musulman (98).

Asolik, historien arménien du X^e siècle, en présente le récit que voici. « L'empereur Léon, ayant aperçu cette innombrable multitude d'assaillants, qui couvraient toute la mer, ordonna de disposer la barrière faite de grillage de fer et de fermer la porte des ouvrages de défense, formée par des chaînes. Il ne permit à personne d'en venir aux mains avec l'ennemi. Plein de confiance en Dieu, il attendit le salut d'En Haur. Ayant chargé sur son épaule l'étendard invincible de la Croix, accompagné du patriarche et de tous les habitants, portant des cierges et faisant brûler de l'encens, au son des cantiques, ils sortirent hors des murs. L'empereur roucha avec la croix l'eau de la mer, disant trois fois: « Viens à notre secours, ô Christ Sauveur du monde! » Aussitôt les abîmes se soulevèrent et engloutirent les Ismaélites. Une partie des navires fut poussée par les flots agités sur les côtes de la Thrace, les autres jusque sur les îles éloignées. Cette armée comptait plus de 500.000 hommes. Muslim fut fait prisonnier et conduit à l'empereur, qui lui dit: « Dieu a jugé; je ne porterai pas la main sur

(96) J. B. Bury. *History of the later roman Empire II* (London 1889), p. 405.

(97) Lampros. *Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς τ. III* Athènes, p. 729.

(98) Sur la tradition légendaire du siège de 717-718, cf. M. Canard. Les expéditions des Arabes contre Constantinople. *Journal Asiatique* CCVIII (1926), p. 80-102.

roi. Va, retourne dans ton pays, raconte les merveilles que Dieu a opérées » (99).

La littérature arabe transforma progressivement l'échec de Maslama en une victoire. Selon une tradition très ancienne, qui se trouve déjà dans le Pseudo-Denys de Tell-Mahré, Maslama serait entré à Constantinople: « Maslama, dit-il (100), demanda à Léon de pénétrer dans la ville pour la visiter. Il y entra avec ses cavaliers, y circula trois jours et visita les œuvres royales ».

Karamani présente le « roman » du siège de Constantinople (101). Maslama resta sept ans devant Constantinople, en combattant chaque jour et Battal fit des hécatombes de chrétiens. Léon offrit un tribut considérable, mais Maslama ne voulut pas se retirer, avant d'être entré dans la capitale. Léon lui permit d'entrer seul. Maslama accepta, mais à condition que Battal se tiendrait à la porte de la ville, qui resterait ouverte. Battal attendrait Maslama jusqu'à la prière de l'après-midi, l'*asr*; si ce dernier ne reparaisait pas, il devrait se précipiter dans Constantinople avec tous ses cavaliers et tuer tout ce qu'il rencontrerait. Maslama, à cheval, vêtu de blanc, turban en tête et ceint de deux épées avec la lance en main, pénétra dans Constantinople par la porte d'Andrinople et s'avança jusqu'à Sainte-Sophie entre une double haie de cavaliers grecs, devant un peuple stupéfait de sa bravoure et de son audace.

Léon accueillit Maslama à la porte de Sainte-Sophie et lui baisa la main. Puis Maslama pénétra dans la Grande Eglise, à cheval, au milieu de la stupeur et de l'émotion des Grecs. Il se dirigea vers un grand crucifix richement orné, posé sur un trône d'or, le prit et le mit à l'arçon de sa selle. Devant les protestations des moines, Léon fit savoir à Maslama combien le mécontentement du peuple était grand. Mais Maslama déclara qu'il ne partirait qu'avec la croix. Léon apaisa alors les Grecs, en leur promettant une croix semblable et en leur rappelant qu'Al-Battal était à la porte de la ville avec ses cavaliers, prêts à entrer dans la ville, si Maslama tardait à revenir. Enfin, précédé de Léon, ce dernier sortit, la croix à la pointe de sa lance. Léon envoya ensuite le tribut promis et rendit hommage à Maslama, qui le reçut

(99) Asoluk de Taron, Hist. Univ. trad. Dulaurier, Paris, 1883, p. 160.

(100) Ps-Denys de Tell-Mahré, trad. J. B. Chabot, p. 13.

(101) Karamani, en marge d'Ibn al-Athir. Le Caire, 1290 hégire (1876) IV, p. 214-218. Cf. le résumé dans M. Canard, op. cit., p. 99-101.

le haurem Maslama et son fils Dat-el-Himma avec 400 hommes y revint avec 30 000 hommes seulement.

L'épopée intitulée *La de l'émir Dat-el-Himma, mère des champions de l'Islam* (102) présente un récit populaire des exploits accomplis par les Musulmans, lors du siège de Constantinople. Le principal héros est Sahsak, l'un des fils de Dat-al-Himma. Après avoir sauvé la sœur de Maslama ibn 'Abd-al-Malik, il devient le protégé de ce dernier et commande l'avant-garde des troupes destinées à attaquer Constantinople. L'un de ses premiers exploits est de s'emparer d'une jeune Grecque dans un couvent, qu'il épouse, après qu'elle se fût convertie à l'Islam. La flotte de Maslama, composée de navires livrés par le roi chrétien de Qonieh (Iconion), ayant été détruite par le feu grégeois, les Musulmans furent poursuivis sur terre, mais ils furent sauvés par Sahsak. Mais la chance tourna. Les Musulmans s'emparèrent de la flotte grecque, franchirent le Détroit et assiègent Constantinople. Il leur fallut déjouer les ruses du moine Shammas et repousser la flotte et l'armée du roi franc Amlaq. Prévoyant un long siège, les Musulmans construisirent une ville en face de Constantinople. Enfin, après avoir repoussé l'armée de la reine Baktous, reine de Géorgie, les Arabes obligèrent Léon, inquiet des ravages de la famine, à traiter avec eux. Maslama mit comme condition de la paix, la construction à Constantinople d'une mosquée et l'entrée solennelle des Musulmans dans la capitale. Au jour fixé, après avoir assisté au sermon dans la mosquée, ils pénétrèrent dans Sainte-Sophie qu'ils souillèrent des excréments de leurs chevaux. Après avoir supplicié le moine Shammas, l'armée, chargée de butin, repassa le Détroit, protégée par Sahsak, qui quitta le dernier Constantinople (103).

Ce roman renferme une allusion très nette à la mosquée qu'aurait bâtie Maslama à Constantinople. Un hadith avait, en effet, prédit la construction d'une mosquée dans la Ville gardée de Dieu: « Dans la seconde expédition, vous conclurez avec les ennemis une paix, stipulant que vous construirez dans leur ville une mosquée » (104). Selon Muqaddisi, qui écrivait en 985, lorsque Maslama entra dans Constan-

(102) Cf. M. Canard *Delhemma*, épopée arabe. Byzantion X (1935), p. 283-300, des guerres arabo-byzantines.

(103) M. Canard, *op. cit.*, p. 286-287.

(104) M. Canard *Les expéditions des Arabes*, p. 95.

tinople, il imposa à Léon la construction d'une maison en face du Palais et de l'autre côté de l'Hippodrome et destinée à recevoir les prisonniers arabes de marque (105). Il est vraisemblable, comme le remarque Canard, que cette maison devait avoir aussi une mosquée, ou tout au moins, une salle de prières. Les historiens arabes postérieurs font souvent allusion à cette mosquée, depuis Abul-Mahasin, au XI^{ème} siècle jusqu'à Karamani, au XV^{ème} siècle. Ce dernier rapporte, en effet, que les Turcs, pénétrant à Constantinople en mai 1453, se hâtèrent de se rendre à la mosquée, construite jadis par Maslama, et transformée en église par les Grecs (106).

Ces renseignements des sources arabes sont confirmés, du reste, par les écrivains grecs. Constantin VII Porphyrogénète, par exemple, écrit que la mosquée des Sarrazins fut construite sur la demande de Maslama dans le Praetorium impérial (107). Détail, qui confirme le texte de Muqaddisi, car le Praetorium, d'après Constantin VII lui-même, servait de prison pour les prisonniers arabes (108). Il y eut, très vraisemblablement, à Constantinople, une mosquée, construite avant le X^{ème} siècle. Mais rien ne permet de soutenir qu'elle fut construite par Maslama. Seul, l'amour-propre musulman rattacha cette construction à une prétendue victoire de Maslama.

Tel fut le siège de Constantinople de 717-718, où s'affrontèrent dans une lutte épique deux mondes, l'Europe et l'Asie et qui fixa à l'une et à l'autre pour de longs siècles leurs frontières ainsi que leur caractère.

R. GUILLAND

(105) M. Canard, *op. cit.*, p. 95.

(106) M. Canard, *op. cit.*, p. 97.

(107) Constantin VII, *de adm. imp.* Bonn 101-102, Moravcsik-Jenkins, p. 92.

(108) *De Caerim.* 11, 15, Bonn I, 592; cf. p. 615 et 767.